

Individualisme et lien social
Individualism and Social Bonds
Individualismo y vínculo social

François de Singly

Number 39, Spring 1998

Liens personnels, liens collectifs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/005238ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/005238ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (print)

1703-9665 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Singly, F. (1998). Individualisme et lien social. *Lien social et Politiques*, (39), 33–45. <https://doi.org/10.7202/005238ar>

Article abstract

This article attempts to set out a positive view of individualism, in response to traditional sociology, which often tends toward a nostalgic vision of a social world regulated by the bond of community. Because the contemporary model of identity is more strongly centred around individuality than status, there is a need for a new definition of social ties and bonds. Social ties do not bring together individuals strictly defined in terms of their places or positions in the succession of generations and the social hierarchy. They bring together men and women who are also involved on a personal level. Status-based identity has not been eliminated, but there is a greater balancing between these two levels of identity, so that individuals can be recognized in their complexity and can also recognize the complexity of others.

Individualisme et lien social

François de Singly

Les pleurs de Julie à la mort de Zapette

Au Québec, Julie Snyder anime une émission qui porte son nom. À la fin de l'année 1997, elle a perdu son chien, et l'a annoncé, avec émotion et pleurs, pendant son émission (qui tombait pendant la Journée mondiale du sida). Cela a soulevé des protestations, et une polémique dans la presse de Montréal, certains accusant Julie Snyder de ne pas savoir hiérarchiser les causes, et de montrer ce qui n'a pas à être révélé : la vie privée. Michel Trudeau estime que cet événement est significatif de l'individualisme caractéristique de nos sociétés : « Julie à Zapette-que-veux-tu [est] révélatrice de cette parcellisation du monde en puzzle humanitaire où chacun tient son morceau en attendant de le mettre, la prestation de

Julie n'est rien d'autre qu'une allégorie ayant pour thème l'amour des bêtes et rappelant la disparition du projet collectif. J'aime *mon* chien, j'aime *mon* enfant malade du cœur, j'aime *mon* chum malade du sida. Entre deux rébellions en forme de téléthon, je ferme ma gueule... Quand les intérêts communs se fractionnent en toutes sortes de petites misères aussi locales qu'insignifiantes, le malheur prend une dimension ridicule que la télé réverbère¹ ». Julie Snyder répond à ses détracteurs que l'amour de son chien n'est pas contraire à l'amour des autres : « Zapette est un petit être cher qui pensait mes plaies d'enfant et d'adolescente violentée. Comme moi, elle a connu l'abandon, et ça nous unissait beaucoup. Cette souffrance qui m'habite m'a rendue sensible à toutes celles des autres. Pour moi il n'y pas de grands ou de petits malheurs : il n'y a que des malheurs... Je ne crois pas que pleurer son chien rende

insensible aux humains. Lamartine [écrivait] : "On n'a pas un cœur pour les humains et un cœur pour les animaux : on a un cœur ou on n'en a pas²" ». Bon nombre d'éléments du débat sur le lien social sont sous-jacents dans cette polémique. Le fait que la sphère privée empiète sur la sphère publique signale-t-il un mauvais fonctionnement de la démocratie ? La centration sur soi rend-elle l'altruisme impossible ? Les « grandes causes » devraient-elles exclusivement retenir l'attention des médias, le reste étant affaire privée et affaire secondaire ? Est-ce un hasard si cette polémique met sous les projecteurs une femme en pleurs ? Cette hiérarchisation entre les choses sérieuses et la frivolité se repère dans des énoncés tels que celui d'un critique, à propos d'un film de Chris Marker, notant qu'il s'agit d'une femme confrontée « à de sérieux problèmes. Pas des problèmes psycho-machin, ni sen-

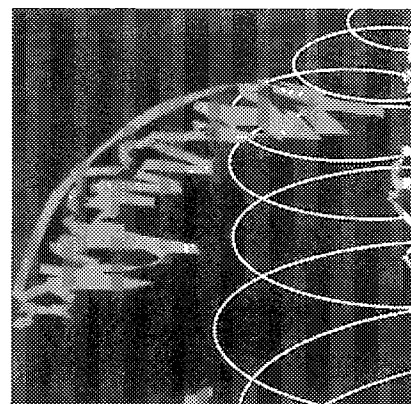
timentaux bidons, mais de vrais gros problèmes de logique philosophique, de morale, d'histoire et de technique³ ».

Il faut l'enterrement de Diana et la grande émotion soulevée par sa mort pour que sur la scène publique l'on aperçoive, en creux, notamment par toutes ces femmes qui pleurent en s'identifiant à Lady Di, que d'autres forces sociales, souterraines, sont en jeu dans la société⁴. Les gens responsables se sont inquiétés d'une telle aliénation des foules. Lorsqu'un hebdomadaire français établit le bilan de l'année 1997, il a publié en couverture deux photos, l'une d'une femme anonyme qui crie sa douleur dans un hôpital d'Algérie et l'autre de Diana. Ces images étaient accompagnées du commentaire suivant : « Une image juste. Juste une image⁵ ». La critique est explicite, les individus contemporains ne savent plus hiérarchiser les problèmes : la femme algérienne peut émouvoir puisqu'elle représente le peuple en souffrance, c'est une image politique. La femme anglaise émeut, le peuple souffre à son évocation alors qu'elle ne représente rien, pas même elle-même puisqu'elle n'était qu'un produit fabriqué par les médias. On pourrait prendre d'autres exemples de commentaires afin de démontrer comment l'analyse la plus fréquente — ordinaire ou savante — du lien social repose sur une série

d'énoncés qui peuvent être, en première approximation, définis ainsi : a) Le monde contemporain occidental est individualiste, c'est-à-dire égoïste. Chacun est dans sa bulle, au milieu de ses propriétés, de ses possessions, seulement préoccupé de ses proches. b) Les émotions du cœur forment une illusion de participation sociale. Elles entraînent au mieux de la compassion, pas le souci de la justice.

Pour un individualisme positif

Cet article propose une autre vision du monde contemporain selon laquelle l'individualisme peut être conçu positivement. Il est possible de rompre avec une attitude méprisante vis-à-vis du « cœur », et au-delà vis-à-vis de la personne qui se cache dans tout individu, avec une conception d'une « bonne société » qui ne devrait s'appuyer que sur des liens entre individus définis avant tout par des places, des statuts, des rôles, et qui relègue le « reste » (admirable « reste » de l'identité !) à la sphère privée⁶. Pour ce faire, il est nécessaire de rompre avec la dénonciation des « tyrannies de l'intimité » et avec un modèle de référence, explicite ou non, qui opposerait systématiquement les deux sphères, dans lequel l'individu devrait ne pas être le même dans l'espace public et dans sa vie privée. Dans le premier cas, citoyen, il devrait être rationnel, animé de l'éthique de la discussion et du sens de la justice. Dans le second cas, personne, il pourrait se laisser aller à des mouvements irrationnels, à une logique affective et élective. Le malheur des sociétés contemporaines viendrait de l'individualisme qui conduirait les hommes et les femmes à confondre les sphères, et à vouloir se conduire également dans l'espace public comme dans la vie privée. Le point de vue développé ici est à l'opposé, considérant qu'il existe une certaine continuité entre les



deux sphères, que la frontière est poreuse entre privé et public, que l'individu contemporain ne souhaite pas un tel clivage et que pour cette raison, il résiste à des formes d'engagement dans la sphère publique qui lui semblent avoir pour prix la fusion d'un je dans un nous. Il souhaite l'invention d'un autre modèle de lien qui l'autorise à rester soi-même (voire, mieux, à contribuer à devenir lui-même) au sein d'un groupe, d'une association. Ce modèle reprend le modèle traditionnel de la continuité selon lequel un bon père est un bon citoyen. À cette différence près qu'il ne s'agit pas de définir de la même manière le « bon père » et le « bon citoyen ». Dans l'idéal, selon nous, l'individu qui a le sentiment d'être une personne à l'intérieur de la sphère privée est dans les meilleures conditions possibles pour devenir un individu engagé dans la sphère publique.

L'individualisme contemporain repose sur un modèle de l'identité privilégiant la dimension personnelle, considérée comme la plus « privée ». Dans la vie publique et encore plus dans la vie privée, les individus veulent être ou sont considérés comme des personnes, sans être réduits à leur rôle, à leur place, à leur fonction sociale. L'identité peut être représentée schématiquement ainsi : une couche extérieure,

celle des apparences, celle des rôles, et une couche intérieure, celle des profondeurs où se cache le vrai moi. Cette dualité renvoie à une hiérarchisation inverse de celle de la représentation dominante de la sphère publique, et de bon nombre de penseurs et commentateurs du fonctionnement de la société. On comprend que cet écart, cette inversion peut engendrer des perceptions négatives du monde de la part de ceux qui adoptent le point de vue du primat de la sphère publique d'une part, et des rôles dans la description de la société d'autre part (on y reviendra).

L'individu veut être une personne. Dans les termes de Charles Taylor, l'objectif de chacun est de découvrir cette identité latente : « Être fidèle à moi-même signifie être fidèle à ma propre originalité qui est quelque chose que moi seul peux énoncer et découvrir » (Taylor, 1992). Ce qui compte c'est donc l'expression de soi, de cette partie de soi la plus personnelle. Selon la terminologie proposée dans *Le Soi, le couple et la famille* (de Singly, 1996), le processus de construction identitaire met en œuvre deux pièces : le soi « intime » — cette zone la plus profonde à laquelle l'individu se réfère (et les autres également) pour se (le) définir en tant que personne ; le soi « statutaire » — cette zone qui comprend la définition de soi en termes de places, de rôles, de statuts. Cette distinction ne recoupe pas le soi pour autrui et le soi pour soi. En effet chacune de ces deux dimensions est appréhendée par l'individu et par ceux qui l'entourent : il existe donc un soi « intime » pour soi et pour autrui, et un soi « statutaire » également pour soi et pour autrui.

Cette hiérarchisation, propre à l'individualisme contemporain, est énoncée dans la sphère publique dans les films, dans les romans, dans les journaux féminins. Ce sont

les sources et les références centrales pour une telle construction identitaire. Prenons une histoire, publiée dans un grand hebdomadaire féminin, d'une femme de trente-six ans, mère de famille nombreuse, qui quitte son mari. « Sans hésitation. » Et elle recommence une nouvelle vie : « Un beau matin, je prends donc mes huit enfants sous le bras, et j'annonce à mon mari que j'envisage de le quitter pour un jeune Turc, sans papier et sans un sou vaillant. À qui j'entends bien faire un bébé, de surcroît ». Cette femme raconte ensuite quelques moments de sa grande famille recomposée puisqu'elle se retrouve avec son second mari, leurs nouveaux enfants et les « anciens », presque tous les week-ends chez son ex-mari et sa nouvelle compagne. Âgée aujourd'hui de cinquante-trois ans, cette femme se sépare de nouveau, et recherche du travail. Elle conclut ainsi son bref récit de vie : « Je suis confiante, je me débrouillerai... Lorsque je regarde en arrière, je ne regrette rien. J'ai aimé deux hommes très différents et merveilleux. J'ai neuf enfants superbes, épanouis, s'entendant tous bien »⁷. L'hebdomadaire publie l'avis d'une psychothérapeute sous le titre suivant : « Anne a toujours été à l'écoute de l'amour. Bravo ! ». Cette femme « a compris », souligne notamment la psychologue, « que la question à se poser au moment d'un bilan, c'est : "comment ai-je aimé ?". Anne a toujours aimé. En quittant son premier mari, elle n'a pas fait preuve d'égoïsme... Beau message délivré à ses enfants. Il aurait été toxique pour eux qu'Anne soit restée avec un homme qu'elle n'aimait plus ». Anne a eu raison de garder au moins une activité intellectuelle qui protège du « syndrome de "sacrifice" des mères de familles nombreuses qui ne travaillent pas ». Le seul point négatif, pour l'experte,

est le nombre d'enfants : « Peut-on avoir tant d'enfants et leur prodiguer toute l'attention à laquelle ils ont droit ? Les aînés, qui devaient s'occuper des petits, n'étaient-ils pas mis dans un rôle de "parentage" ? ». Cet article concentre, pour l'essentiel, la conception nouvelle des liens privés. Les adultes ne doivent pas se sacrifier pour le bonheur de leurs enfants, ils ont aussi droit à leur propre épanouissement personnel. Pour les enfants, c'est la même demande : ils ont besoin de parents heureux pour que ces derniers leur apportent l'environnement favorable.

Les propos de Janet Jackson — femme prise en trois relations négatives : « un père trop exigeant, un mari violent, un frère trop célèbre » — marquent bien cette nouvelle orientation : la quête de soi, grâce à un ou plusieurs proches⁸. La chanteuse raconte les difficultés qu'elle a eues pour son dernier album, qui lui a demandé beaucoup plus de temps et d'efforts que les précédents : « J'ai cru que je ne pourrais jamais le terminer tellement il m'était difficile de me mettre à nu et de comprendre ce qui se produisait en moi... Je suis heureuse du résultat qui reflète qui je suis aujourd'hui et par où je suis passée. J'ai l'impression qu'il m'a fallu trente et un ans, exactement mon âge, pour le réaliser ». Cet album concentre son existence, et plus précisément il lui permet la renaissance d'elle-même. Cette figure que l'on rencontre de plus en plus dans les entretiens marque la revendication la plus importante pour chacun, le droit de pouvoir être soi-même, ce qui demande souvent la rupture avec des liens considérés comme trop serrés. Mais contrairement à certaines analyses, cette individualisation ne signifie pas le renfermement de soi, elle réclame des relations qui puissent apporter ce service décisif. Janet Jackson indique qu'elle n'a

36

pas suivi une psychothérapie : « Non, mais j'ai rencontré un homme exceptionnel. C'est un cow-boy d'une cinquantaine d'années. Il est devenu mon confident, mon gourou. Il a su déceler et me faire prendre conscience des freins qui me bloquaient. En me donnant certaines clés, il m'a mise sur des pistes et m'a affirmé qu'il n'appartenait plus qu'à moi de déverrouiller l'angoisse qui m'habitait... Je n'avais aucune confiance en moi. J'avais peur de moi, du regard des autres, de mes parents, de mes frères, de mes sœurs. Résultat j'étais renfermée ». Janet Jackson exprime le paradoxe de l'individualisme, le soi ne peut se construire que dans des relations de confiance avec des proches, des autres significatifs. Inversement il peut être détruit par l'anonymat, l'isolement ou par des relations avec des proches destructeurs.

La recherche de son identité personnelle est indissociable d'un modèle des relations entre les hommes, conception qui demande le dialogue, la négociation. Le philosophe Charles Taylor l'exprime en ces termes : « Ma découverte de ma propre identité ne signifie pas que je l'élaboré dans l'isolement, mais que je négocie par le dialogue, partiellement extérieur, partiellement intérieur, avec d'autres. Ma propre identité dépend vitale de mes relations dialogiques avec les autres ».

Pour la grande majorité des hommes et des femmes, cette conversion est acceptée dans le cadre de leur vie privée. Elle déborde néanmoins cette sphère. En effet, même s'il existe, dans l'univers des représentations, une forte relation entre l'identité personnelle et la sphère privée d'une part, et l'identité statutaire et la sphère publique d'autre part, identité et sphère ne se confondent pas. Dans la vie familiale, le soi statutaire intervient également, dès que l'individu (et ses proches) se considère sous des traits qui renvoient à une place, une position, un rôle (celui de mari, de père, par exemple). Dans la vie professionnelle, des éléments du soi personnel sont aussi présents — ce qui est perçu par les collègues par exemple comme un trait de caractère, ou comme un engagement personnel. Un article consacré à Claudia Schiffer est titré significativement : « Où sont ses défauts ? L'énigme Claudia »⁹. Papier dans lequel on reproche à la top-model d'être « parfaite. Où est la faille ? », et on rêve d'une « autre Claudia, fragile, extravagante, vulnérable. Enfin humaine ». Elle se défend, adoptant une conduite, plus proche de celle prônée par Sennett : « Je ne vais pas devant vous avoir une crise de nerfs. Je suis une fille très bien élevée et très professionnelle... Si j'ai mal au ventre, si je suis lasse ou de mauvaise humeur, je ne le montre jamais, c'est ma façon de respecter les gens ». En public, Claudia ne veut pas quitter ses habits professionnels.

Les excès de l'identité statutaire au sein de la sphère privée

Si Richard Sennett dénonce « les tyrannies de l'intimité », qui « nous fait mesurer toute la réalité sociale à l'aune de la psychologie », il oublie de percevoir les méfaits d'une société où « l'artifice et la convention » sous-tendent l'en-

semble des rapports entre les individus. Les méfaits de l'impersonnalité ne sont pas moins grands. Le non-individualisme, dans les sociétés contemporaines, a un coût élevé. Suivons Stevens, le héros d'un roman de Kazuo Ishiguro (*Les Vestiges du jour*, 1990) qui nous fait percevoir les désavantages d'une vie hantée par la peur d'exprimer des sentiments personnels. D'après la lecture du journal de Stevens, majordome et fils de majordome¹⁰, il apparaît que cet homme a consacré sa vie à atteindre un objectif : celui de devenir un « grand » majordome : « Foncièrement, il y a "dignité" lorsqu'il y a capacité d'un majordome à ne pas abandonner le personnage professionnel qu'il habite ». Il donne l'exemple de son père conduisant deux gentlemen dans la voiture de son maître, et acceptant leurs moqueries : ne manifestant « ni gêne, ni colère » et continuant à conduire « avec sur son visage une expression où la dignité personnelle s'alliait à la volonté de rendre service ». Il ne doit pas montrer qu'il y a derrière les apparences de son rôle une personne, celle-ci devant s'effacer en public. Stevens est heureux, ayant le sentiment d'être parvenu à être aussi bon majordome que son père. Ainsi, lorsque son père, âgé, majordome adjoint dans la maison où il est majordome principal, a un grave malaise, il ne parvient à se libérer que peu de temps pour lui rendre visite, étant occupé par le déroulement d'une réception qui devait durer plusieurs jours. Miss Kenton, l'intendante, lui annonce la mort de son père et lui demande s'il veut monter le voir :

— Je suis très occupé pour le moment, Miss Kenton. Dans un petit moment, peut-être.

— Dans ce cas, Mr Stevens, me permettez-vous de lui fermer les yeux ?

— Je vous en suis très reconnaissant, Miss Kenton.

Elle commençait à monter l'escalier, mais je l'arrêtai avec ces mots : « Miss Kenton, je vous en prie, ne me croyez pas grossier de ne pas monter voir mon père dans son état de décès à ce moment précis. Vous comprenez, je sais que mon père aurait souhaité que je continue mon travail maintenant ».

— Bien sûr, Mr Stevens.

— Se conduire autrement, j'en suis convaincu, ce serait lui faire faux bond.

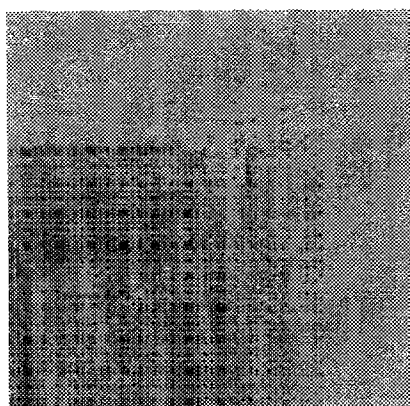
L'identité personnelle de Stevens s'est dissoute, laissant toute la place à son identité statutaire. C'est ainsi que dans les années précédant la Deuxième Guerre mondiale, son maître lui demande de congédier les domestiques juifs. Il accepte (« Nous ne devons pas laisser les sentiments se mêler insidieusement à nos jugements »). L'année suivante (lorsque son maître regrette son geste), il avoue à Miss Kenton qui avait désapprouvé cette conduite :

— Toute cette histoire m'a causé beaucoup de souci. Ce n'est pas du tout le genre de choses que j'apprécie de voir survenir dans cette maison.

— Alors, Mr Stevens, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit à l'époque ?... Vous rendez-vous compte, Mr Stevens, de ce que cela aurait signifié pour moi si vous aviez pensé à me faire part de vos sentiments ?... Vous rendez-vous compte de l'aide que cela m'aurait apportée ? Pourquoi, Mr Stevens, pourquoi, mais pourquoi, faut-il que vous fassiez semblant ?

J'eus un nouveau rire, suscité par la tournure ridicule que prenait brusquement la conversation.

Il ne comprend pas, le faire-semblant, manière d'exprimer la domination de l'identité statutaire, est devenu sa véritable identité, y compris dans les coulisses le soir. Il refuse toujours de montrer un sentiment intime à Miss Kenton (dont le lecteur comprend que celle-ci souhaite nouer des liens personnels). Une fois, elle le surprend en train de lire, et il ne veut pas lui donner le titre du livre, ce qui chagrine Miss Kenton. Se remémorant cet



incident, il le commente ainsi dans son journal : « Ce que je vous demande de comprendre, c'est qu'un principe important était en jeu. En vérité, j'étais "au repos" lorsque Miss Kenton avait fait irruption dans mon office. Et bien entendu, tout majordome qui aspire le moins du monde à posséder "une dignité conforme à la place qu'il occupe"... ne saurait se laisser surprendre "au repos" par des personnes extérieures. Peu importait, à vrai dire, que ce fût Miss Kenton ou un inconnu qui eût fait intrusion à ce moment. Un majordome d'une certaine qualité doit aux yeux du monde habiter son rôle, pleinement, absolument ; on ne peut le voir s'en dépouiller à un moment donné pour le revêtir à l'instant d'après, comme si ce n'était qu'un costume d'opérette. Il existe une situation et une seule où un majordome peut se sentir libre de se décharger de son rôle : lorsqu'il est entièrement seul ».

Affirmation erronée puisque Stevens ne peut se séparer de son rôle, même hors de la présence d'autrui. Il comprend trop tard l'amour discret que lui portait Miss Kenton avant son mariage de dépit. Au moment où Miss Kenton (devenue Mrs Benn) le lui avoue et considère son mariage comme un échec, son identité statutaire se fissure : « En vérité, pourquoi ne

pas le reconnaître ?, à cet instant précis, j'ai eu le cœur brisé ». Mais cela ne dure pas, Stevens reprend vite son répertoire de majordome. Il conseille à Mrs Benn d'assumer la décision de se marier (l'institution matrimoniale fournissant une identité statutaire). Et il décide d'améliorer sa capacité à badiner pour satisfaire son nouveau maître : « Quand je rentrerai demain à Darlington Hall, peut-être me mettrai-je au travail avec un zèle renouvelé. J'espère donc que lorsque mon employeur reviendra, je serai à même de le surprendre agréablement ». À force de ne jamais « enlever ses vêtements en public », Stevens ne parvient pas à les retirer dans sa vie privée.

En s'interdisant toute distance au rôle, Stevens n'apprend pas, contrairement à la thèse de Richard Sennett, à mieux dominer la situation. L'amour de la répétition de scènes, l'obéissance stricte aux règles du jeu le conduisent à n'être qu'une marionnette sans personnalité et sans jugement critique. Heureux de servir son maître et s'interdisant de prendre une quelconque distance, Stevens a perdu aussi l'usage de la raison. Ce n'est pas parce que les individus étouffent l'expression de leurs sentiments personnels et qu'ils se soumettent aux exigences des rôles devant être interprétés, qu'ils sont pour autant de meilleurs citoyens responsables. Une stricte obéissance à des autorités externes ne crée pas davantage les bonnes conditions pour l'exercice démocratique de la discussion et donc pour un bon fonctionnement de la sphère publique.

L'invention de l'équilibre au sein de la sphère publique

Même si l'identité personnelle doit être perceptible dans les espaces publics, elle ne doit pas écraser pour autant l'identité statutaire, qui constitue la légitimité de

l'occupation d'une position au sein de cette sphère. Le danger existe d'une trop grande confusion entre les deux univers de telle sorte que la demande sociale ne concerne plus que la recherche de la « vraie » personnalité des hommes et des femmes publics, vraie personnalité qui se confond alors avec la mise en scène d'une intimité — un ministre en train de réaliser un gâteau, version douce de l'infraction, ou la révélation de la vie sexuelle de ce même ministre, version plus dure. Il serait erroné de croire que cette recherche de l'identité personnelle n'affecte que les hebdomadaires à scandale, ou « grand public », on la retrouve à l'œuvre dans les journaux plus politiques. Pendant la campagne présidentielle de 1995, un photographe ne jugeait-il pas ainsi Edouard Balladur : « Ce qui est frappant chez lui, c'est son immobilité. Il ne s'exprime jamais par la gestuelle, il garde les mains le long du corps ou souvent dans le dos. À la traque des photographes, il a choisi de répondre par son immobilisme, de telle sorte que personne ne risque de le prendre en défaut. Cela dénote un contrôle immense de lui-même, qu'il a dû travailler à l'extrême. Ses costumes sont à l'exacte image de son personnage. Sur mesure, sans jamais un pli indésirable. Son pantalon tombe impeccablement sur sa chaussure sans jamais casser. Mais à mon sens, il lui manque un tra-

vers, une négligence qui trahisse plus d'humanité. En d'autres termes, il m'apparaît comme un grand acteur, comme ceux de la Comédie-Française. Il réussit à se montrer vierge de tout sentiment, excepté celui qui convient au moment où il convient »¹¹. Même dans la sphère politique, les apparences de l'homme (ou la femme) doivent refléter son âme tout autant que sa conception de la fonction à laquelle il prétend. Ainsi la série « Retour sur images » d'Annick Cojean, l'été 1997, dans *Le Monde*, a montré cette exigence. Lorsque Arafat refuse d'évoquer son jeune enfant, il est accusé de n'être capable que d'utiliser de la langue de bois (symbolisée aussi par la présence d'une « cour ») sans pouvoir être lui-même. Son portrait est à l'opposé de celui de Diana (dressé avant sa mort) où la journaliste souligne que la photographie de la princesse avec le petit Pakistanaï cancéreux est « vraie » : « Son émotion n'était pas feinte, son recueillement était profond. Les battements de cœur du petit étaient, dit-elle, la chose la plus importante du moment. Elle aurait voulu lui communiquer de sa force, de sa santé, de son amour... La photo témoigne d'une expérience humaine, pas d'une corvée officielle... Privé, public. Où se situe la frontière ? La princesse brouille les cartes en la pulvérisant, introduisant du privé dans la sphère publique. Autrement dit en chargeant d'affectivité et d'émotion les devoirs et fonctions de sa charge. Il n'y a plus de carapace, plus de protection... L'engagement est sincère et il est maximal. Risqué aussi »¹². Chaque mot rend hommage non seulement à la princesse, mais aussi à un nouveau mode de construction identitaire qui doit parvenir à briser la carapace des rôles et des statuts pour que la rencontre authentique puisse s'établir.

Ce modèle devient une référence de plus en plus générale, son problème réside dans le silence sur le dosage entre les deux niveaux de l'identité, et sur les malentendus qui peuvent en résulter. En effet, la demande d'expression personnelle n'implique pas un renoncement à l'identité statutaire. Le dévoilement n'a de sens que parce qu'au contraire l'individu a, par ailleurs, une « carapace ». Dans cette perspective, Diana représente mieux, contrairement à certains commentaires, que mère Thérèse l'implication personnelle contemporaine. On se souvient que Diana, lors de la négociation de son divorce, cherche à conserver son titre et à obtenir une pension d'un montant élevé. Pour elle, son engagement humanitaire est compatible avec le maintien d'une existence aisée. La vérité est dans cet entre-deux, dans ce jeu avec les apparences, avec les rôles, les statuts, et non dans leur abdication. L'individu doit parvenir à concilier les deux niveaux de son identité, et n'être victime ni de l'illusion qu'il se confond avec la place qu'il occupe (comme Stevens), ni de l'illusion, inverse, qu'il ne se définit qu'en rupture avec celle-ci.

Dans une recherche sur un collège en banlieue parisienne, Angelina Peralva (1997) demande aux jeunes les attributs d'un bon professeur. Il doit être gentil, il doit pouvoir garantir l'ordre dans la classe, il doit être juste, ce qui rend légitime une certaine sévérité. Les élèves notent qu'un enseignant « est bien parce qu'il "rigole un peu avec nous" » (p. 123). Le professeur ne doit pas être copain — tout comme le père d'ailleurs — mais il doit être capable de montrer qu'il existe, qu'il n'est pas dupe de la place qu'il occupe. Et pour le traduire, il peut montrer de temps à autre qu'il sait aussi « rigoler ». Il doit éviter l'enfermement dans un rôle, ou la confusion du relativisme

avec lequel « tout le monde est pareil ». Le réglage est minutieux puisque la compétence professorale est exigée également : « Un prof bien c'est un prof qui explique bien, si vous comprenez pas, il vous ré-explique ». Selon les circonstances, l'une ou l'autre dimension l'emporte. Dans l'enseignement de français, lorsque le professeur demande une expression personnelle, il doit montrer l'exemple, sinon les élèves resteront passifs. Ainsi les élèves d'une classe de seconde en BEP comptabilité (dans un lycée professionnel) demandent un engagement personnel : « Qu'il reste naturel, qu'il dise ce qu'il pense, pas ce qu'il a lu dans ses bouquins. Il faudrait qu'il nous raconte son expérience. Il faudrait que cela lui plaise déjà. Par exemple, pour un livre, nous dire comment il l'a trouvé. Et nous, si cela nous plaît, on peut le dire » (de Singly, 1993). Un autre élève, de cinquième, affirme avoir apprécié *Knock* et *L'Odyssée* parce qu'il a « un professeur qui cherche à nous faire plaisir en nous lisant des choses que lui a aimées et qu'il veut nous faire découvrir » (de Singly, 1993).

Cette relation présuppose une culture commune entre les deux parties, sinon les risques de malentendu sont importants. Certains professeurs se souviennent d'avoir été blessés en s'engageant à titre personnel : « Il y a des moments où on est complètement identifié à l'œuvre. On se dit alors, c'est même pas l'œuvre qu'ils n'aiment pas, c'est moi qu'ils n'aiment pas. C'est très blessant, c'est très humiliant de voir ses élèves ne pas écouter un texte qu'on aime bien. Les *Noces de Figaro*, ils sont partis en plein morceau, cela m'est resté franchement sur le cœur » (professeur de lycée d'enseignement général). Un autre professeur fait part de sa souffrance : « Il faut aussi qu'ils aient un domaine de décou-

verte personnelle. J'avais essayé un jour d'établir cette sorte de cérémonie qui durait un quart d'heure par semaine. On essayait de faire partager l'enthousiasme d'un livre. Alors j'ai commencé mon truc, et cela a dû faire flop. Moi, c'étaient des trucs que j'adorais, mais apparemment Leiris, Michaux, c'est difficile de faire partager en quelques minutes » (de Singly, 1993). La réussite du « partage » ne repose pas que sur la bonne volonté des personnes, elle demande aussi certaines conditions sociales, culturelles, celle au moins d'une certaine communauté culturelle.

Même lorsqu'elle est maîtrisée, une telle communication avec les jeunes peut être critiquée puisqu'elle ne permet pas aux jeunes d'apprendre la civilité, c'est-à-dire cette compétence « à traiter les autres comme s'ils étaient des inconnus, à forger avec eux des liens sociaux respectant cette distance première » (Sennett, 1979). En adoptant une régulation de l'espace public proche de celle qui régit les rapports privés dans le monde contemporain, on compromettrait l'espace public, et la formation de l'individu citoyen. Le souhait de recréer un espace public où le désir de vivre avec les autres serait plus important que « le besoin compulsif d'être intimes avec eux » est légitime à la condition de ne pas être victime d'une illusion rétrospective. L'institution scolaire « à l'ancienne » ne constitue pas le modèle de référence, elle était davantage le lieu d'apprentissage de la soumission que l'espace dans lequel les jeunes apprenaient l'éthique de la discussion, chère à Habermas. Une expérience comme celle du Goncourt des lycéens — où les élèves lisent tous les ouvrages de la sélection, en discutent en classe et votent comme l'académie — fournit un exemple heureux qui parvient à concilier les exigences d'un espace public de

discussion et celles d'un lieu d'expression personnelle : « Peu d'élèves avouent avoir révisé leur opinion sur un livre au cours des débats... Ce qui a changé, c'est la relation au goût de l'autre et la sensibilité à la polysémie de l'œuvre. Découverte de la pluralité pas nécessairement antagonique des interprétations, explicitation des critères de jugement parfois inconciliables où la question de la forme se formule en termes de valeurs et de sens, le libre partage des lectures favorise ces sortes d'avancées vers une approche plus réfléchie, plus attentive de la lecture littéraire » (Burgos et Privat, 1993). Un tel espace de discussion rapproche les deux formes, éclatées, de la parole autour du livre pendant l'adolescence : les échanges personnels — souvent limités à des conseils — avec des amis très proches, et le commentaire obligatoire associé à l'enseignement de français.

L'homme multidimensionnel

La conception trop unidimensionnelle de l'homme n'a pas à être remplacée par une autre de même nature. Rien ne sert de supprimer l'émotion personnelle pour la remplacer par la raison universelle (ou, variante, par l'enracinement dans la tradition). Il s'agit de proposer une vision d'une identité pluridimensionnelle, plus complexe de telle sorte que l'expression de la dimension personnelle puisse prendre appui sur la dimension institutionnelle. Le jeu demandé aux individus pour qu'ils puissent prendre conscience de leur propre identité, et qu'ils puissent également créer cette impression auprès d'autrui ne peut exister que dans ce cadre, celui d'une certaine contrainte statutaire. L'individu n'est pas nomade. Il rêve d'ailes, et peut prendre son envol à la condition paradoxale de disposer de racines. L'usage incontrôlé de la notion de

« désaffiliation » (Castel, 1990) pourrait faire croire le contraire, c'est-à-dire que le fonctionnement des sociétés contemporaines tend, par nature, à engendrer une telle situation. C'est faux, une des fonctions assurées par les proches, les autrui significatifs, est d'aider à la continuité de soi. Le conjoint y contribue (de Singly, 1996); les relations de parenté également, comme le souligne Jean-Hugues Déchaux (1997, p. 248), en évoquant par exemple une femme éducatrice de la région parisienne qui apprécie sa maison de campagne, située dans le village de ses parents : « Je vais là-bas, l'air est différent, tout est différent... Je ne suis pas chez moi en région parisienne. Je suis chez moi dans ma maison, mon jardin, mon chat et ma famille, c'est bon. Je me sens chez moi... Ça me garantit quelque chose d'authentique. Je me dis que je ne me laisse pas diluer par des choses futiles... C'est une espèce de garde-fou... On peut vivre n'importe quoi, il peut nous arriver plein de trucs, de souffrances, de joies, n'importe quoi, mais si on a un lieu où on se sent bien, on peut survivre. C'est se ressourcer quoi ! Ça sert à cela les racines ». Cette femme démontre que la recherche de soi-même est compatible avec une place stable, et en partie assignée, qui est assumée à titre personnel, et qui de ce fait en change la nature : le lien — avec des choses

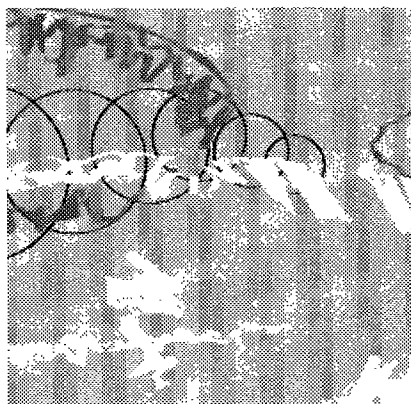
ou des personnes — devient ainsi personnalisé, il autorise l'accès à la couche la plus profonde (considérée comme telle) de soi.

Ce basculement constitue un procédé, trop souvent masqué, que l'on retrouve dès lors que l'on refuse de raisonner en termes de « ou, ou », que l'on comprenne que l'individu accepte un héritage à la condition d'avoir le droit d'inventaire, c'est-à-dire la liberté de pouvoir choisir ce qu'il conserve de cette transmission (de Singly, 1996b). L'équilibre se situe donc entre l'excès de racines, ou en d'autres termes d'identité statutaire, et l'ambition d'une identité personnelle, exclusivement détachée de toute contingence.

Le film de Chantal Akerman — *Un divan à New York* (1996) — aide à appréhender ce double évitement, et à comprendre la construction identitaire entre-deux. Henry, psychanalyste américain à succès, publie une petite annonce pour échanger son appartement contre un autre situé à Paris, pour six semaines. Béatrice, danseuse française, lui répond. Les deux appartements sont contrastés (riche vs pauvre, ordre vs désordre, résidence gardée vs immeuble ouvert et multiculturel, silence vs bruits et musique...), tout comme le profil de leurs deux locataires. Henry est un homme qui a réussi, il est, comme on dit, « installé » dans la vie. Il a une fiancée, d'origine bourgeoise. Au contraire, Béatrice a plus de succès auprès des hommes que dans sa vie professionnelle. Le film montre surtout la transformation d'Henry consécutive à la découverte de certaines vertus du désordre : une moindre rigidité mentale, un moindre refoulement de l'identité personnelle. Joli paradoxe puisque c'est la danseuse (qui joue provisoirement le rôle de psychanalyste) qui aide le spécialiste des profondeurs à découvrir son vrai moi ! Grâce à leur union,

Henry avec son identité à dominante statutaire (c'est-à-dire une identité qui, même dans la vie privée, privilégie les éléments du soi statutaire) et Béatrice avec son identité à dominante personnelle (c'est-à-dire une identité qui, même dans la vie publique, privilégie les éléments du soi personnel, comme on le perçoit lorsqu'elle intervient, contrairement aux règles de la psychanalyse, pendant les séances) vont mener une vie plus équilibrée. Henry reprendra son rôle de psychanalyste, sans se prendre autant au sérieux, en s'impliquant davantage, il pourra ainsi mieux soigner, et surtout il sera plus heureux dans la mesure où la distance au rôle l'autorisera notamment à renouer ses liens avec sa mère (d'origine populaire), et à être lui-même. Les ailes de Béatrice permettent à Henry de retrouver ses racines, ses repères.

Le mécanisme de construction identitaire requiert donc des réglages subtils, différents selon l'espace des pratiques, plus statutaires dans la vie publique, plus personnels dans la vie privée. Le plus important, et sans doute le plus difficile, est le transfert permanent entre les deux zones de son identité, transfert qui contribue à la création de l'unité de soi, mais qui peut également engendrer certaines tensions à l'intérieur de soi (dans certaines périodes de crise où une relation personnelle est perçue comme étouffante, comme relevant d'une interaction entre deux individus statutaires), ou dans les relations. Une enquête sur les couples dont un des membres au moins est enseignant (Poissonot et de Singly, 1996) révèle ainsi que cette exigence de l'unité réclamant une certaine continuité peut entrer en conflit avec la définition de la vie privée reposant sur une rupture entre les deux mondes. Un des conjoints pense son engagement professionnel comme une des formes de l'expres-



sion de son identité personnelle alors que l'autre ne le perçoit que sous l'angle de l'identité statutaire, peu importante dans la relation conjugale. Tel est le cas de Jean-Claude, professeur dans un lycée professionnel, vivant avec une compagne secrétaire, qui observe : « Je dirais que cela pose problème. Quand je vois mes camarades d'université, mon amie ne vient pas. Je pense qu'elle n'aime pas du tout. Je comprends qu'elle n'ait pas du tout envie de nous entendre parler de la classe, des élèves. Déjà à chaque fois, elle y a droit. J'ai l'impression de ne pas en parler tant que cela, mais j'en parle bien trois quarts d'heure. Parce que finalement je n'ai même pas l'impression de parler d'un métier, d'un travail, j'en parle comme si, comme si c'était ma vie. C'est ça en fait. Et je m'aperçois que cela doit être une horreur parce qu'elle, quand elle me parle de son travail, je trouve que c'est long. C'est une horreur. J'ai l'impression qu'elle me parle de son travail, mais moi, quand je lui parle de mon travail, je n'ai pas l'impression de lui parler de mon travail ». Pour lui, la vie professionnelle est un morceau important de sa vie personnelle, elle doit donc être présente au moment même où il cherche à se définir comme personne, en relation avec une autre personne (au sens fort).

Le lien social, également multidimensionnel

La coupure entre la vie publique et la vie privée, les individus y sont attachés dans la mesure où elle est nécessaire pour une différenciation entre les relations « privées » et les relations « publiques », les premières étant conçues comme plus nécessaires à la construction de l'identité personnelle (et à son ressourcement quotidien). Simultanément, elle peut devenir obstacle à l'élaboration du lien social. Pour deux raisons complémentaires. D'abord parce que le lien « privé » fonctionne (devrait...) toujours entre des individus disposant aussi d'une certaine identité statutaire¹³. Ensuite parce le lien « public » fonctionne (devrait...) toujours entre des individus montrant aussi qu'ils ont une certaine identité personnelle. La vie contemporaine exige pour chacun un travail permanent de construction de soi en un double mouvement : une conversion des éléments de l'identité statutaire en éléments de l'identité personnelle, un contrôle (et non une fermeture) des éléments de l'identité personnelle susceptibles de figurer au sein de l'identité statutaire. Le secret du lien social dans les sociétés contemporaines ne réside donc pas dans la nostalgie de l'ordre communautaire, ni dans le retour des tribus (au sein desquelles règne la fusion). Il ne réside pas non plus dans l'idéal d'un espace public où le contrat, l'explicitation, la raison seraient les seuls principes de justification des conduites. Il est beaucoup plus proche de l'alchimie, avec une recette mêlant ce qui est séparé (dans l'ordre de la raison), et avec un dosage qui n'est jamais défini a priori.

Les politiques soucieux du bien commun devraient ne pas l'oublier, non seulement en soignant leur propre image « personnelle » en espérant devenir ainsi plus proches

de leurs électeurs, mais aussi en étant plus sensibles aux dimensions de l'action publique qui renvoient aussi à une dimension privée, à de l'expérience ordinaire. Il est significatif que le soutien des Français à la lutte des chômeurs de décembre 1997-janvier 1998 repose pour une part sur le fait que l'expérience du chômage est très majoritaire : plus de trois quarts des Français connaissent actuellement un de leurs proches au chômage¹⁴. Ce mouvement a au moins pour effet de contraindre de passer de l'usage du terme abstrait « chômage » à un autre terme, « les chômeurs » qui n'engage pas la même vision du monde¹⁵. La présence dans la presse, de manière tout à fait inhabituelle, de portraits de chômeurs, et la formulation auprès des préfetures, dans le cadre des demandes d'aides d'urgence, de récits de personnes sans ressources, « d'écrits de gueux qui font parfois penser aux cahiers de doléances »¹⁶ désignent la nécessité de rompre avec une représentation du monde selon laquelle l'action publique et la généralisation coïncident parfaitement.

L'exigence de l'individualisme contemporain est positive puisqu'elle se définit par le refus de la disparition des individus, y compris au nom de leur intérêt (ou sous le couvert de l'intérêt général). La transformation des modes de régulation de l'action sociale en témoigne, avec un fonctionnement où généralité et singularité entrent en tension (Commaille, 1996 ; Hassenteufel et Martin, 1998). L'élément qui lie ces deux dimensions est l'expérience, comme l'affirme un des agents d'une institution sociale : « Je trouve que plus on en voit et plus on en traite, et en plus avec le recul, si vous voulez, de ce que l'allocataire devient, c'est là qu'on se forge une espèce d'expérience et un point de vue » (Choquet, 1990). Ce travail sur soi,

nécessaire du point de vue des agents administratifs, peut aussi être demandé aux individus qui demandent de l'aide, avec par exemple, pour le Revenu minimum d'insertion, la production d'un récit personnel qu'il s'agit de transformer en récit « civil », selon les termes d'Isabelle Astier (1995), c'est-à-dire en récit qui puisse cumuler la dimension la plus personnelle tout en étant audible aussi dans le cadre de catégories d'une politique sociale : « “Donnez-moi votre récit”, telle est la supplique dominante des professionnels qui, après d'infinis débats et mille précautions, fourniront un récit civil suffisamment général pour rendre audible et acceptable “la vie de l'homme infâme” » (Astier, p. 125). L'analyse des engagements dans les associations démontre aussi cette tension, dans la sphère publique, qui peut conduire à privilégier les groupes dont l'objectif conduit directement de l'individu dans le besoin à la catégorie générale de l'humanitaire, en évitant les catégories plus directement politiques. Cette attraction est compréhensible dans la mesure où au cœur de la personne, est situé à la fois ce qui est le plus personnel — ses ressources, ses trésors — et ce qui est le plus général, l'humain. L'humanitaire est une catégorie paradoxale puisqu'elle fait joindre, par un cercle vertueux, généralité et singularité. Au risque de choquer,

on peut penser que le pauvre — privé d'identité statutaire notamment comme le chômeur, ou la personne en exil — constitue une figure centrale des sociétés contemporaines, à la condition que cet individu ait une identité de référence, une identité statutaire perdue : son travail ou sa patrie.

Le renoncement est un des procédés importants de révélation de l'identité personnelle qui affecte l'ensemble des autres membres de ces sociétés. Ce n'est pas un hasard si on le retrouve dans l'imaginaire de l'amour en Occident : l'amour ne peut naître qu'entre des individus, détachés provisoirement au moins de leurs attaches, de leur définition sociale (de Singly, 1990). Le mythe de Tristan et Yseut qui sert à Robert Castel pour construire sa notion de désaffiliation (1990) en est un des meilleurs exemples : l'homme et la femme pour s'aimer avec passion doivent rompre avec leurs identités passées, notamment le fait d'être fils de ou fille de. Mais le grand usage de cette notion dans le social mériterait d'être réinterrogé puisqu'au départ — dans le roman — le détachement est un élément positif. Il ne devient négatif qu'à une condition, lorsqu'il est imposé, alors que lorsqu'il est volontaire, la désaffiliation est une affirmation positive de soi. À l'oublier trop souvent, hélas, on s'interdit de comprendre la totalité des sociétés contemporaines et du lien social qui se tisse entre ses membres, à savoir les deux versants. La désaffiliation peut aussi exprimer un moment important dans la construction identitaire, et par voie de conséquence dans la possibilité d'établir des liens entre personnes. Les liens électifs ont une ambiguïté comparable, formant le modèle de référence positif comme liens privés (de Singly, 1996), et en même temps, la source des difficultés relationnelles (Chalvon-Demersay,

1996). Choisir ses racines familiales, ne pas être défini ou se définir par une lignée ou par une institution, c'est prendre le risque d'être, à certains moments, privé de liens — puisque par définition cette identité personnelle et ce lien électif sont fragiles. Le désenfermement par rapport à une position, à un statut, à une place ne peut pas être codé socialement a priori positivement ou négativement, il est l'un ou l'autre, l'un et l'autre selon les situations.

Ce désenfermement s'inscrit, le plus souvent, dans un rapport à la place, à la position, au statut. Il démontre ainsi que l'individu ne peut pas être réduit à cette définition externe, qu'il est aussi ailleurs, qu'il cache un soi. Dans les termes de François Dubet, la subjectivation n'apparaît « que de manière indirecte dans l'activité critique, celle qui suppose que l'acteur n'est réductible ni à ses rôles, ni à ses intérêts quand il adopte un autre point de vue que celui de l'intégration et de la stratégie... La part subjective de l'identité se perçoit tout autant dans le dégagement que dans l'engagement, car l'identification à la définition culturelle d'un sujet interdit l'adhésion totale au Moi, au Nous, et aux intérêts. Elle provoque un quant-à-soi empêchant l'individu d'être totalement son rôle ou sa position » (1994, p. 127 et 129).

Cette subjectivation, marquant le poids croissant de l'individuation dans la construction identitaire¹⁷, oblige les institutions à se convertir pour être capables d'accueillir ces nouveaux membres, seuls susceptibles de remplacer les anciens militants. Les institutions ont opéré, de manière très inégale, une telle reconversion (Ion, 1997 ; Ion et Peroni, 1997). Et cette inadéquation ne peut pas être interprétée univoquement comme une crise du lien social, elle renvoie bien autant à une crise des institutions.

La coloration féminine du lien social

C'est le moment de revenir à l'introduction du papier, un peu provocante, avec les pleurs de Julie. Les transformations du lien social ne peuvent pas se limiter à rajouter un brin de zeste « personnel » dans le fonctionnement des institutions et de l'espace public. Cela demande un changement radical, une modification de la hiérarchisation des univers, des pratiques, et l'introduction d'un autre altruisme dans les affaires générales. Cette résistance peut s'observer régulièrement. Prenons l'exemple du quotidien *Le Monde* qui a publié une double page consacrée à Johnny Halliday dans sa séquence « Horizons ». Le médiateur a été contraint, la semaine suivante¹⁸, de justifier cette publication : « Nous approuvons la volonté d'ouverture que révèle l'intérêt porté par *Le Monde* à des sujets jugés par certains lecteurs indignes de notre attention. La place faite à Diana, à Johnny Halliday ou au football ne répond pas, comme quelques-uns de nos correspondants le suggèrent, au souci d'échapper à "l'élitisme". *Le Monde* aborde ces domaines à sa façon... Non ces sujets, et d'autres, reçoivent une large couverture parce qu'ils apportent un éclairage utile sur le monde qui nous entoure et parce qu'ils intéressent, pour cette raison même, une grande partie de nos lecteurs. *Il va de soi que pour Le Monde, ils ne sont pas comparables aux grands événements de la vie nationale et internationale, qui sont la raison d'être de notre journal* » (souligné par moi). L'univers se divise en deux, les grandes affaires et les petites. Le propos a l'avantage d'être clair : tout ce qui ne figure pas dans ce quotidien peut donc être, avec certitude, classé dans la seconde case. Ainsi, pas de rubrique de recettes de cuisine, seulement une chronique gastronomique ; les chefs

cuisiniers et non les cuisinières. La plupart des rubriques des journaux féminins — y compris ceux lus par des femmes de même niveau culturel que le lectorat du *Monde* — ne méritent pas d'entrer dans la cour des grands, caractérisée, on le remarque, par un degré plus élevé de généralité puisqu'elle n'a pas d'étiquette autre que « presse nationale » alors que les autres journaux sont « spécialisés » (si domaine il y a, la politique n'en étant pas un !), ou « féminins »...

Cette vision du monde entre les grandes choses et les petites — que l'on retrouve également à l'œuvre dans la politique — est décalée par rapport aux attentes de bon nombre de femmes et d'hommes et elle a pour effet de créer un rapport distant, un certain refus d'engagement. Il semble nécessaire de colorer avec davantage de culture « féminine » le monde pour que le lien social, correspondant à l'individualisme positif, puisse se développer. Cela devrait se traduire par une habilitation de l'altruisme de proximité (de Singly, 1995a). Sans aller jusqu'à l'inversion de la hiérarchisation — affirmant alors que les seules activités importantes sont les « petites »¹⁹ (de Singly, 1995b) — il est utile de prendre en considération les analyses de Carol Gilligan (1986). En psychologie, les schémas de développement situent comme stade ultime l'acquisition d'un mode de raisonnement moral, abstrait²⁰, qui correspond davantage au mode masculin, et qui de ce fait tend à classer les femmes en retard. Pour Carol Gilligan, une telle vision donne « plus de valeur à l'état d'entité séparée de l'individu qu'à ses liens avec les autres et favorise plus l'épanouissement d'une vie autonome de travail que celui de l'interdépendance de l'amour et du souci de l'autre » (p. 36), alors qu'il n'y a aucune raison, sinon culturelle (sans doute produite par la domination mascu-

line), de hiérarchiser ainsi les conduites et les valeurs.

La comparaison systématique d'entretiens de jeunes filles et femmes et de jeunes garçons et hommes montre que selon la vision masculine, « les règles ont pour but de limiter l'interférence, ce qui garantit la sécurité de la vie en communauté et protège l'autonomie grâce à une réciprocité de considération des uns envers les autres » (p. 64) alors que selon la vision féminine, « être responsable signifie être sensible à autrui, une extension plus qu'une limitation de l'action » (p. 65). En rapprochant cette perspective de celle de Michael Walzer (1997) on peut poser que la seconde vision relève aussi d'un universalisme — spécifique, « l'universalisme réitératif » — d'après lequel chacun doit recevoir attention en fonction de sa propre histoire, de sa propre personnalité, de ses propres besoins. Universalisme mettant en œuvre une éthique de la sollicitude, du *care*²¹. Ainsi conçu, l'individualisme n'est ni égoïste, ni immoral, il est susceptible d'être créateur de liens sociaux.

François de Singly
Faculté des sciences sociales de la
Sorbonne, Université de Paris V

Notes

- ¹ Rubrique « Les grandes gueules » dans *Voir*, hebdomadaire de Montréal. Avec pour invité, dans le numéro du 11-17 décembre 1997, Michel Trudeau.
- ² Dans le même numéro, au courrier des lecteurs, réponse de Julie Snyder à un article de *Voir* du 4-10 décembre 1997.
- ³ *Libération*, 1er octobre 1997.
- ⁴ Voir F. de Singly, « Diana : l'invention d'une sainteté laïque », *L'Express*, 18 septembre 1997.
- ⁵ *L'Express*, 25-31 décembre 1997, « Une image juste, juste une image », éditorial de Jean-Pierre Dufreigne.

- ⁶ La conception de l'individualisme négatif reste dominante, malgré certaines tentatives, comme on le découvre dans ce numéro, avec l'équipe de J. Ion en France, Beck en Allemagne, C. Taylor au Canada. Ce n'est pas nouveau. Depuis sa naissance, la sociologie éprouve des difficultés à rompre avec la nostalgie du lien communautaire, comme si c'était la seule forme convenable socialement pour une société. Cela découle, selon nous, d'un déficit conceptuel, notamment pour penser le lien dans les sociétés contemporaines, qui ne se réduit pas au lien sociétaire. C'est ce que voudrait esquisser ce papier, de façon encore trop fragmentaire.
- ⁷ *Elle*, septembre 1997, rubrique « C'est mon histoire », créée par Patricia Gandin.
- ⁸ *Elle*, 29 septembre 1997.
- ⁹ *Elle*, 12 janvier 1998.
- ¹⁰ C'est une des limites de ce roman. En effet, la pratique du journal renvoie historiquement à la montée de l'individualisation, étant une technique du regard intime de soi sur soi. Voir Lejeune, 1993 ; Lüsebrink, 1993.
- ¹¹ Thierry Bouët, *Libération*, 13 février 1995.
- ¹² « La princesse au grand cœur », série « Retour sur images » d'Annick Cojean. *Le Monde*, 27 août 1997.
- ¹³ La lutte pour la reconnaissance du couple homosexuel prend sens aussi dans cette perspective.
- ¹⁴ Sondage Ifop-Libération-France info, *Libération*, 19 janvier 1998.
- ¹⁵ Le succès du livre de Viviane Forrester *L'horreur économique*, best-seller, annonçait en quelque sorte cette critique de la place de la statistique dans le raisonnement politique.
- ¹⁶ « Je vous appelle à l'aide », rubrique « Horizons », et P. Georges, « Cahier de doléances », *Le Monde*, 18-19 janvier 1998.
- ¹⁷ Voir dans ce numéro l'article de Léon Bernier.
- ¹⁸ T. Ferenzi, « Le chanteur, la drogue, la démagogie », *Le Monde*, 18-19 janvier 1998 ; suite à D. Rondeau, « Les confessions de Johnny Halliday », *Le Monde*, 7 janvier 1998.
- ¹⁹ On remarquera que le succès de l'année 1997 dans les listes de « livres en tête » a été le livre de Philippe Delerm avec *La première gorgée de bière*, qui continue avec *Il avait plu le dimanche*, livres qui se définissent par de brefs textes louant les petits moments de la vie.
- ²⁰ Ce schéma pourrait être rapproché de celui de Mead, qui estime que le dernier stade est celui de l'autrui généralisé, et que l'importance des autrui significatifs décroît à l'âge adulte. Voir aussi Berger et Lukman, 1986.
- ²¹ La hauteur du « point de vue » change. La place plus grande accordée à la micro-sociologie, par rapport à la macro-sociologie, trahit un changement de hauteur, qui renvoie lui-même sans doute, pour une part, aux transformations de la société contemporaine.

Bibliographie

AKERMAN, Chantal, 1996, *Un divan à New York*, Paris, L'Arche.

ASTIER, Isabelle, 1995, « Du récit privé au récit civil : la construction d'une nouvelle dignité ? », *Lien social et politiques*, 34, automne : 120-130.

BURGOS, Martine, et Jean-Marie PRIVAT, 1993, « Le Goncourt des lycéens : vers une sociabilité littéraire ? », dans Martine POULAIN, éd., *Lire en France aujourd'hui*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie : 163-181.

CASTEL, Robert, 1981, *La Gestion des risques*, Paris, Éditions de Minuit.

CASTEL, Robert, 1990, « Le roman de la désaffiliation. À propos de Tristan et Yseult », *Le Débat*, no 61, septembre.

CHALVON-DEMERSAY, Sabine, 1996, « Une société élective. Scénarios pour un monde de relations choisies », *Terrain*, 27 : 81-100.

CHOQUET, Luc-Henry, 1990, *La Prise en charge de l'obligation d'entretien entre parents et enfants*, ADRESSE, rapport pour la CNAF.

COMMAILLE, Jacques, 1996, *Misères de la famille, Question d'État*, Paris, Presses de Sciences Po.

DECHAUX, Jean-Hugues, 1997, *Le Souvenir des morts*, Paris, PUF.

DELERM, Philippe, 1997, *La Première Gorgée de bière*, Gallimard.

DELERM, Philippe, 1998, *Il avait plu tout le dimanche*, Mercure de France.

DUBET, François, 1994, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Le Seuil.

GILLIGAN, Carol, 1986, *Une si grande différence*, Paris, Flammarion, 1re éd., 1982.

HABERMAS, Jürgen, 1978, *L'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Payot, 1re éd., 1962, *Strukturwandel der Öffentlichkeit*.

HASSENTEUFEL, Patrick, et Claude MARTIN, 1998, « Santé, dépendance. La production locale de l'action publique », *Esprit*, mars.

ISHIGURO, Kazuo, 1994, *Les Vestiges du jour*, Paris, Belfond, 1re édition anglaise, 1989, *The Remains of the Day*.

ION, Jacques, 1997, *La Fin des militants ?* Paris, éd. de l'Atelier.

ION, Jacques, et Jacques PERONI, éd., 1997, *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour d'Aigues, L'Aube.

LEJEUNE, Philippe, 1993, *Le Moi des demoiselles*, Paris, Le Seuil.

LUSEBRINK, Hans Jürgen, 1993, « Journal intime et autobiographie : sociogenèse et pratique littéraire », dans Manon BRUNET et Serge GAGNON, dir., *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture : 181-191.

PERALVA, Angelina, 1997, L'incivilité, la révolte et le crime. Violences juvéniles dans la société de risque, Habilitation à diriger des recherches, Paris, CADIS-EHESS.

POISSENOT, Claude, et François de SINGLY, 1996, « Les enseignants en couple », *Education et formations*, no 46 : 93-108.

SENNETT, Richard, 1979, *Les Tyrannies de l'intimité*, Paris, Le Seuil, 1re édition américaine, 1974, *The Fall of Public Man*.

SINGLY, François de, 1990, « L'homme dual », *Le Débat*, no 61 : 138-151.

SINGLY, François de, 1993, *Les Jeunes et la lecture, Dossiers éducation et formation*, no 24.

SINGLY, François de, 1995a, « Casser les montres. Habilité l'altruisme de proximité », Conférence de clôture du Forum européen « Gender et emploi du temps », 23-24 juin, Florence, Institut universitaire européen.

SINGLY, François de, 1995b, « La tension entre le populisme et le misérabilisme dans les recherches sur les genres », dans Ephesia, *La Place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*, La Découverte : 115-120.

SINGLY, François de, 1996, *Le Soi, le couple et la famille*, Nathan.

SINGLY, François de, 1996b, « L'appropriation de l'héritage culturel », *Lien social et politiques*, 35 : 153-166.

TAYLOR, Charles, 1989, *Sources of the Self*, Cambridge, Harvard University Press.

TAYLOR, Charles, 1992, *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin.

WALZER, Michael, 1997, *Sphères de justice*, Paris, Le Seuil.